

Ironie Ironie Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°176 – Mai/Juin 2015

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

Blog Ironie : <http://interrogationcritiqueludique.blogspot.fr>

Avec Vauvenargues III

Pour l'anniversaire de naissance de Vauvenargues, 300 ans, une jeunesse, à l'heure où l'histoire des Lumières devient optionnelle dans l'éducation nationale, nous republions ce texte de Lionel Dax paru dans la revue L'Infini n°93 (Hiver 2005) pour mettre en évidence cette extrême amitié entre Vauvenargues et Voltaire.

Rappelons que cette correspondance a été publiée aux Editions du Sandre en 2006.

Ironie poursuit donc son cycle « Avec Vauvenargues » commencé par une nouvelle de Daniel Figini, « L'Inhabituel », Ironie n°83 (Février 2003) et la présentation de la correspondance de Vauvenargues et Voltaire par Lionel Dax, « La justesse sert à tout », Ironie n°100 (Septembre/Octobre 2004).

Les subtilités du goût

Les textes des “conversations” sont des extraits de la correspondance entre Vauvenargues et Voltaire

La correspondance entre Vauvenargues et Voltaire est un joyau. Deux esprits libres se rencontrent, s'affrontent sur des positions littéraires, s'animent parfois et s'échangent des pensées. En 1743, Vauvenargues est un jeune soldat du régiment du roi à peine âgé de 27 ans et Voltaire, âgé de 59 ans, termine sa tragédie *Mérope* qui aura un franc succès et le rapprochera à nouveau de la cour du roi. Cette correspondance prend fin un an avant la mort fulgurante de Vauvenargues à Paris en 1747, à l'âge de 31 ans. C'est au cours de ces quatre années, pendant lesquelles les deux hommes vont s'écrire et se voir très souvent, que Vauvenargues écrira l'essentiel de son œuvre. Voltaire attend avec impatience les critiques judicieuses de son ami et Vauvenargues demande à Voltaire d'annoter ses manuscrits pour affiner ses réflexions. Dans leurs correspondances respectives, les deux hommes ne mentionnent jamais leurs échanges de lettres. Secret d'un accord, d'une amitié bien gardée des hordes déplaisantes et des esprits jaloux.

Vauvenargues est connu pour son livre : *Introduction à la Connaissance de l'Esprit Humain, suivie de Réflexions et de Maximes*, d'abord paru sans nom d'auteur en 1746 et réédité juste après sa mort en 1747 avec ses ultimes corrections. Les éditions complètes de ses œuvres seront publiées de façon régulière au gré des découvertes d'autres textes inédits du philosophe. Les éditions critiques qui ont compté sont celle de Suard en 1806 où l'on découvre pour la première fois les 8 lettres que Vauvenargues a envoyées à Voltaire, et celle de Brière en 1821 qui présente les lettres de Voltaire.

Et, en 1857, D.L. Gilbert publie d'après un manuscrit plus conséquent¹, acheté par la bibliothèque du Conseil d'Etat et de la Maison du Roi puis déposé au Louvre, les œuvres complètes de Vauvenargues. C'est cette dernière version des œuvres complètes qui sera reprise tout au long du XX^{ème} siècle, en 1968 (Hachette) et en 1970 (Slatkine). Les manuscrits qui avaient servi à cette édition de Gilbert, un écrit in-quarto de 708 pages autographes, seront détruits lors d'un incendie au Louvre pendant la Commune de Paris dans la nuit du 23 au 24 mai 1871.

¹ On y trouve l'ensemble des *Caractères* (60 dont 23 inédits), 18 dialogues, la correspondance la plus complète à ce jour composée de 140 lettres, et d'autres textes inédits dont *Critique de quelques Maximes du duc de la Rochefoucauld*.

Gilbert écrit qu'en 1743, juste avant sa correspondance avec Voltaire, « *Vauvenargues était alors dans un moment d'agitation et de fièvre. La malheureuse campagne de 1742 est à peine finie ; celle de 1743 va bientôt commencer, et, dans ce court intervalle, mêlant les occupations les plus diverses, il règle des affaires d'intérêt avec Saint-Vincens, écrit à Voltaire de longues lettres littéraires, compose ou achève un morceau sur les Orateurs, l'Eloge d'Hippolyte de Seytres, la Méditation sur la Foi, et fait des démarches auprès de son colonel, M. de Biron, auprès du Roi, et du ministre Amelot, pour entrer dans la carrière diplomatique. "Sentez-vous votre esprit pressé et à l'étroit dans votre état, dit-il lui-même, dans le X^{ème} Conseil à un jeune homme, c'est une preuve que vous êtes né pour une meilleure fortune ; il faut donc sortir de vos voies, et marcher dans un champ moins limité... On a quelquefois dans sa main des ressources que l'on ignore... Osez prendre un plus grand essor : un tour d'imagination un peu hardi nous ouvre souvent des chemins pleins de lumière... Laissez croire à ceux qui le veulent croire, que l'on est misérable dans les embarras des grands desseins..."* »

Héros de l'amitié

Cette amitié, qui parcourt l'ensemble de la correspondance, restera secrète jusqu'aux témoignages de Jean-François Marmontel² (1723-1799), un jeune ami de Voltaire qui assista aux rencontres parisiennes des deux hommes. Dans une lettre à Madame d'Espagnac, le 6 octobre 1796, il revient sur cette amitié dont il reste le seul témoin, en vue d'une nouvelle édition des œuvres complètes de Vauvenargues :

« *C'était chez [Voltaire] que j'avais connu M. de Vauvenargues, et, à l'exemple de M. de Voltaire, il m'avait pris en amitié. J'étais fort jeune alors. Je les écoutais avidement l'un et l'autre, et jamais entretiens n'ont été plus intéressants ; mais comme il n'y était pas question de ce que l'on me demande, je n'en ai su que ce que j'en ai écrit. Tout ce que je puis ajouter, Madame, c'est que M. de Voltaire, bien plus âgé que M. de Vauvenargues, avait pour lui le plus tendre respect ; et en général jamais l'attrait de l'éloquence et le charme de la vertu n'ont obtenu un plus doux empire sur les esprits et sur les âmes. Le peu d'écrits qu'il a laissés sont le fruit des méditations sublimes et profondes qui lui faisaient oublier ses douleurs. Il n'avait lu qu'un petit nombre de livres, mais les meilleurs et les plus exquis, et il les relisait sans cesse. En le lisant, je crois l'entendre encore ; et je ne sais si la conversation n'avait pas même quelque chose de plus délicat et de plus animé que ses divers écrits. J'ai toujours regretté que M. de Voltaire n'ait pas fait pour lui ce que Platon et Xénophon avaient fait pour Socrate. Ses entretiens n'étaient pas moins intéressants à recueillir. »*

Et dans ses *Mémoires* posthumes éditées en 1804, Marmontel évoque sa rencontre avec Vauvenargues et ses multiples conversations avec Voltaire :

« *Surtout quelle école pour moi que celle où tous les jours, depuis deux ans, l'amitié des deux hommes les plus éclairés de leur siècle m'avait permis d'aller m'instruire ! Les conversations de Voltaire et de Vauvenargues étaient ce que jamais on put entendre de plus riche et de plus fécond ; c'était, du côté de Voltaire, une abondance intarissable de faits intéressants et de traits de lumière ; c'était, du côté de Vauvenargues, une éloquence pleine d'aménité, de grâce et de sagesse. Jamais dans la dispute on ne mit tant d'esprit, de douceur, de bonne foi ; et, ce qui me charmait plus encore, c'était, d'un côté, le respect de Vauvenargues pour le génie de Voltaire, et, de l'autre, la tendre vénération de Voltaire pour la vertu de Vauvenargues : l'un et l'autre, sans se flatter, ni par de vaines adulations, ni par de molles complaisances, s'honoraient à mes yeux par une liberté de pensée qui ne troublait jamais l'harmonie et l'accord de leurs sentiments mutuels. »*

² Marmontel participera aux côtés de Voltaire à la rédaction de quelques articles de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

Que disent les universitaires de cette amitié ? Dans un colloque à la Sorbonne en 1997, pour fêter les 250 ans de la mort du jeune philosophe, Christiane Mervaud³ met en doute la véracité du seul témoignage que nous avons aujourd'hui des rencontres entre les deux hommes, celui de Marmontel : « *Une légende⁴, dont Marmontel est sans doute responsable, veut que les relations de Voltaire et de Vauvenargues aient été vécues sur un mode idyllique. Leurs conversations auraient été un modèle du genre. On est réduit à croire ou non Marmontel sur parole.* » C'est devenu une règle dans la pratique analytique de critiquer en permanence les sources en les trouvant suspectes. Cette méthode, loin d'éclairer les sujets de recherche, les plombe et leurs enlève tout leur suc. Du coup, un aveuglement dit raisonné amène les universitaires à faire de leurs bourdes grossières des vérités inexpugnables. Selon Christiane Mervaud, la correspondance de Voltaire et Vauvenargues, « *de haute tenue et de ton sérieux (...) exclut toute plaisanterie, tout trait satirique, tout abandon* ». Encore et toujours la mythologie du grave et sérieux Vauvenargues et du léger et plaisant Voltaire. Comment peut-elle affirmer d'un côté que Vauvenargues ne riait pas aux plaisanteries antireligieuses de Voltaire selon le témoignage de Suard qui n'a pas connu Vauvenargues et, de l'autre côté, mettre en doute la complicité de ces deux hommes sur simple présomption, en remettant en cause les écrits de Marmontel. Tout va dans ce sens. Florilège de ces intuitions négatives sans souci historique : « *Voltaire et Vauvenargues peaufinent les images d'eux-mêmes, chacun se contemple dans le regard bienveillant de l'autre. Les correspondances favorisent ces idéalisations ou ces représentations magnifiées du moi.* » Et encore : « *Vauvenargues poursuit-il un rêve d'accomplissement littéraire par le biais d'une correspondance érudite ? On serait tenté de le croire.* » Les lettres de Vauvenargues seraient les fruits d'une stratégie préméditée pour accéder à une publication de ses pensées et l'amitié avec Voltaire, juste un jeu de politesse. Les preuves qui contredisent toutes ces suppositions se trouvent dans cette correspondance que certains ont décidément très mal lue.

Cette amitié a été soulignée à maintes reprises mais n'a jamais encore été prise en compte réellement⁵, comme si les seuls témoignages de cette rencontre étaient surestimés, falsifiés, comme si l'univers de Vauvenargues, le penseur jugé "vertueux, radical, grave et sérieux" et celui de Voltaire, l'écrivain jugé "léger, mondain, rieur", ne pouvaient pas correspondre aux analyses partisans, universitaires des deux clans.

Tout est fait pour rétablir la singularité du jeune philosophe au détriment de tout ce qui pourrait compromettre le mythe du reclus misérable, du blessé de guerre génial, du héros défiguré par la petite vérole mort trop tôt. André Comte-Sponville, le penseur de la vertu morale des sociétés libérales, qui l'accable d'un « *notre grand frère malheureux* »⁶ et Mehdi Belhaj Kacem, jeune philosophe, qui le juge un peu trop vite d'esprit "ridicule"⁷, sont au fond d'accord, en plein dans les clichés, les contresens, les confusions. Ecrasez les infâmes : Vauvenargues et Voltaire en face des crucifiés et de la grande dépression philosophique !

³ "La correspondance Vauvenargues-Voltaire", Colloque Vauvenargues, Sorbonne 1997, éd. Laurent Bove, Champion 2000.

⁴ C'est moi qui souligne.

⁵ Sacha Guitry, le moins attendu sur ce sujet-là, est un des rares écrivains à mentionner la complicité de Voltaire envers Vauvenargues en 1954 : « *Il a reçu les pensées de Vauvenargues – il les a trouvées belles et, tout de suite, il lui écrit : "Si jamais je veux faire le portrait du génie le plus naturel, de l'homme du plus grand goût, de l'âme la plus haute, je mettrai votre nom en bas. Je vous embrasse tendrement. Voltaire."* »

⁶ "Vertu et nécessité chez Vauvenargues", Colloque Vauvenargues, Sorbonne 1997, éd. Laurent Bove, Champion 2000.

⁷ « *L'esprit français, l'esprit "Ridicule" de Patrice Leconte, l'esprit des salons et des bons mots, l'esprit du meurtre virtuel par petite pique, c'est la France de Voltaire et Vauvenargues... On est encore dedans. Dans les milieux artistiques, littéraires, ça fonctionne à plein comme ça, avec des gens qui se croient très intelligents sous prétexte de fonctionner par allusions codées, compréhensibles par de petites chapelles, de petites coteries. Je méprise cordialement cette France-là.* » Mehdi Belhaj Kacem, entretiens avec Philippe Nassif – Pop philosophie – 2005.

Il faut que les analyses concordent dans toutes les chapelles. Que le “vertueux” et le “mondain” se tiennent à distance alors que leurs visions du monde des Lumières sont les mêmes : une passion pour les grands auteurs classiques, une politique révolutionnaire et raisonnée sur les questions de goût, là où tout achoppe dans les relations humaines. Demandez aux intellectuels d’aujourd’hui : Où en êtes-vous avec Voltaire, avec Vauvenargues ? On comprend vite à qui on a à faire. Savourez cette *petite pique* ridicule d’Alain Badiou à l’encontre de Voltaire dans *Le Siècle*⁸ : « Rien ne mérite qu’on s’arrache à la lâcheté ordinaire, et surtout pas l’Idée, ou le “nous”, dont on aura vite déclaré qu’il ne s’agit que de “phantasmes totalitaires”. Alors, occupons-nous de nos affaires, et amusons-nous. Comme disait Voltaire, un des plus considérables penseurs de la médiocrité humanitaire, venimeux ennemi de Rousseau, l’homme du courage : “Il faut cultiver notre jardin.” »⁹

La force de cette correspondance, c’est d’abord défendre les partis pris, politiques et esthétiques sans tomber dans les travers de ces deux camps. Quand la politique se mêle d’esthétique, nous avons souvent récolté des catastrophes et quand l’esthétique se targue de positions politiques radicales souvent subventionnées par l’Etat ou des entreprises privées, on frise la vulgarité.

Les révolutions se font toujours en secret, dans la volupté des conversations, une vraie passion pour la lecture, le partage des écritures et des points de vue. Le reste est superflu.

Conversation 1 : *Le temps de l’amitié*

Vauvenargues : Pardonnez, Monsieur, à mon âge et au métier que je fais, le ridicule de tant de décisions aussi mal exprimées que présomptueuses. J’ai souhaité toute ma vie, avec passion, d’avoir l’honneur de vous voir.

⁸ Editions du seuil, 2004.

⁹ Badiou perpétue cette sempiternelle rengaine, cette vieille fracture entre voltairiens et rousseauistes, déjà mis en avant par Robespierre en pleine Terreur, lorsqu’il fustige les “encyclopédistes” et qu’il rend grâce au vertueux Rousseau dans son rapport présenté au nom du Comité de Salut public le 18 floréal an II (7 mai 1794), *Sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains et sur les fêtes nationales* : « Dès longtemps les observateurs éclairés pouvaient apercevoir quelques symptômes de la Révolution actuelle. Tous les événements importants y tendaient ; les causes mêmes des particuliers susceptibles de quelque éclat s’attachaient à une intrigue politique. Les hommes de lettres renommés, en vertu de leur influence sur l’opinion, commençaient à en obtenir quelque une dans les affaires. Les plus ambitieux avaient formé dès lors une espèce de coalition qui augmentait leur importance ; ils semblaient s’être partagés en deux sectes, dont l’une défendait bêtement le clergé et le despotisme. La plus puissante et la plus illustre était celle qui fut connue sous le nom d’encyclopédistes. Elle renfermait quelques hommes estimables et un plus grand nombre de charlatans ambitieux. Plusieurs de ses chefs étaient devenus des personnages considérables dans l’Etat : quiconque ignorerait son influence et sa politique, n’aurait pas une idée complète de la préface de notre Révolution. Cette secte en matière de politique, resta toujours au-dessous des droits du peuple : en matière de morale, elle alla beaucoup au-delà de la destruction des préjugés religieux. Ses coryphées déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les despotes ; ils faisaient tantôt des livres contre la Cour, et tantôt des dédicaces aux rois, des discours pour les courtisans, et des madrigaux pour les courtisanes ; ils étaient fiers dans leurs écrits, rampants dans les antichambres. Cette secte propagea avec beaucoup de zèle l’opinion du matérialisme qui prévalut parmi les grands et parmi les beaux esprits. On lui doit en grande partie cette espèce de philosophie qui, réduisant l’égoïsme en système, regarde la société humaine comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste et de l’injuste, la probité comme une affaire de goût ou de bienséance, le monde comme le patrimoine des fripons adroits. (...) Parmi ceux qui, au temps dont je parle, se signalèrent dans la carrière des lettres et de la philosophie, un homme par l’élévation de son âme et par la grandeur de son caractère, se montra digne du ministère de précepteur du genre humain. Il attaqua la tyrannie avec franchise ; il parla avec enthousiasme de la divinité, son éloquence mâle et probe peignit en traits de flamme les charmes de la vertu, elle défendit ces dogmes consolateurs que la raison donne pour appui au cœur humain. La pureté de sa doctrine, puisée dans la nature et dans la haine profonde du vice, autant son mépris invincible pour les sophistes intrigants qui usurpaient le nom de philosophes, lui attira la haine et la persécution de ses rivaux et de ses faux amis. Ah ! s’il avait été témoin de cette Révolution dont il fut le précurseur, et qui l’a porté au Panthéon, qui peut douter que son âme généreuse eût embrassé avec transport la cause de la justice et de l’égalité ! » Tout est dit.

Voltaire : J'ai pris la liberté de remettre au coche de Nancy un exemplaire que j'ai trouvé d'une des moins mauvaises éditions de mes faibles ouvrages ; l'envie de vous offrir ce petit témoignage de mon estime l'a emporté sur la crainte que votre goût me donne.

Vauvenargues : Que vous dirai-je, après cela, Monsieur, sur les louanges que vous me donnez ? S'il était convenable d'y répondre par des admirations sincères, je le ferais de tout mon cœur ; mais la gloire d'un homme comme vous est à n'être plus loué, et à dispenser les éloges. J'attends, avec toute l'impatience imaginable, le présent dont vous m'honorez : vous croyez bien, Monsieur, que ce n'est pas pour connaître davantage vos ouvrages, je les porte toujours avec moi ; mais de les avoir de votre main, et de les recevoir comme une marque de votre estime, c'est une joie, Monsieur, que je ne contiens point, et que je ne puis m'empêcher de répandre sur le papier. Le peu de vues que j'ai sur le goût, je les dois principalement, Monsieur, à vos ouvrages.

Voltaire : Je vous embrasse, je vous aime, autant que je vous admire.

Vauvenargues : Continuez-moi, je vous prie, Monsieur, les témoignages de votre amitié; je cesserai de vivre, avant de cesser de les reconnaître.

Voltaire : L'état où vous m'apprenez que sont vos yeux a tiré, Monsieur, des larmes des miens, et l'*Eloge funèbre*¹⁰ que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai, en général; vous en exceptez, sans doute, l'amitié : c'est elle qui vous a inspiré, et qui a rempli votre âme de ces sentiments qui condamnent le genre humain. Plus les hommes sont méchants, plus la vertu est précieuse; et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle est la première de nos consolations.

Soyez heureux, si les hommes peuvent l'être; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir.

Vauvenargues : Je vous accable, Monsieur, de mes lettres; je sens l'indiscrétion qu'il y a à vous dérober à vous-même; mais, lorsqu'il me vient en pensée que je puis gagner quelque degré dans votre amitié ou votre estime, je ne résiste pas à cette idée.

Aimez, Monsieur, malgré la faiblesse, un homme qui aime lui-même si passionnément tous les arts; qui vous regarde, dans leur décadence, comme leur unique soutien, et respecte votre génie autant qu'il chérit vos bontés.

Voltaire : C'est cette extrême sensibilité que j'aime; sans elle, vous n'auriez point fait cette belle oraison funèbre dictée par l'éloquence et la tendre amitié.

Ce qui me charme surtout de vos réflexions, Monsieur, et de tout ce que vous voulez bien me communiquer, c'est cet amour si vrai que vous témoignez pour les beaux-arts; c'est ce goût vif et délicat qui se manifeste dans toutes vos expressions. Venez donc à Paris : j'y profiterai avec assiduité de votre séjour.

Employez, Monsieur, le reste de votre vie à vous rendre heureux; et songez que vous contribuerez à mon bonheur, quand vous m'honorerez de votre commerce, dont je sens tout le prix.

Vauvenargues : Je vous prie cependant de croire, quoique ce soit une chose honteuse à avouer, que je ne pense pas toujours comme je parle. Après cette petite précaution, je crois que je puis recevoir les louanges que vous me donnez sur l'amitié. Celle que je prends la liberté, Monsieur, d'avoir pour vous, me rendra digne un jour de votre estime.

Voltaire : J'ai passé plusieurs fois chez vous, pour vous remercier d'avoir donné au public des pensées au-dessus de lui¹¹. Il y a un an que je dis que vous êtes un grand homme, et vous avez révélé mon secret. Je n'ai lu encore que les deux tiers de votre livre; je vais dévorer la troisième partie. Je l'ai porté aux antipodes, dont je reviendrai incessamment pour embrasser l'auteur, pour lui dire combien je l'aime, et avec quel transport je m'unis à la grandeur de son âme et à la sublimité de ses réflexions, comme à l'humanité de son caractère. Vous êtes l'homme que je n'osais espérer, et je vous conjure de m'aimer. Je m'adresse au héros de l'amitié.

J'embrasse tendrement celui dont je voudrais avoir les pensées et le style, et dont j'ai les sentiments, et je prie le plus aimable des hommes de m'aimer un peu.

On peut saisir trois temps dans cette correspondance composée de 25 lettres entre avril 1743 et mai 1746, 8 de Vauvenargues et 17 de Voltaire.

¹⁰ *Eloge de Paul-Hippolyte-Emmanuel de Seytres, Officier au Régiment du Roi*

¹¹ Voltaire fait référence à la publication d'*Introduction à la Connaissance de l'Esprit Humain, suivie de Réflexions et de Maximes* en février 1746.

Premier temps, année 1743 : *La justesse sert à tout*

Dans la première période, les lettres de l'année 1743, nous assistons à la rencontre, impulsée par Vauvenargues qui, lassé des campagnes épuisantes au service du roi, écrit entre deux batailles, retranché dans un camp militaire à Nancy. Le théâtre des opérations ne le séduisant plus, il se tourne vers une guerre plus importante à ses yeux, celle du goût. Et en Voltaire, joueur virevoltant, il trouve un frère d'arme, à la fois compère et adversaire bienveillant. L'amorce de Vauvenargues a fonctionné et Voltaire prend la balle au bond, relève le défi.

Tout commence par une affaire de goût. Vauvenargues tente une approche de Voltaire : exercice zélé d'admiration et d'attaque. D'un côté, il demande un avis, de l'autre il donne sa réponse en passion tranchante. Oui, que choisir, entre le semblant et l'enflure de Corneille et le caractère trempé et flamboyant de Racine ? Quel axe s'offre au goût le plus subtil ? Pour Vauvenargues, qui débute sa conversation avec Voltaire sur ce terrain-là, il n'y a pas de doute à avoir. Corneille amplifie les sentiments parce qu'il ne les sent pas ; et à cette question : Corneille as-tu du cœur ? il répond clairement non. Et Voltaire, dont les tragédies ont souvent été comparées à celles de Corneille, va se prendre au jeu de la joute sans craindre de perdre des plumes. Au contraire, se quereller sur le goût lui manque : il ne trouve pas d'adversaire à sa hauteur. Vauvenargues lui apparaît dès la première lettre comme « *un philosophe plein d'esprit* » : « *Depuis que j'entends raisonner sur le goût, je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur d'écrire.* » Il est temps, maintenant, de restituer leur dialogue, dans un monde qui, aujourd'hui, tend toujours plus à glorifier le mauvais goût comme ultime geste provocateur, comme une subversion désespérée.

Conversation 2 : *Dispute sur Corneille et Racine*

Vauvenargues : Il y a longtemps, Monsieur, que j'ai une dispute ridicule, et que je ne veux finir que par votre autorité : c'est sur une matière qui vous est connue. Je n'ai pas besoin de vous prévenir par beaucoup de paroles : je veux vous parler de deux hommes que vous honorez, de deux hommes qui ont partagé leur siècle, deux hommes que tout le monde admire, en un mot, Corneille et Racine; il suffit de les nommer. Après cela, oserai-je vous dire les idées que j'en ai formées ? En voici, du moins, quelques-unes.

Les héros de Corneille disent de grandes choses sans les inspirer; ceux de Racine les inspirent sans les dire; les uns parlent, et longuement, afin de se faire connaître; les autres se font connaître parce qu'ils parlent. Surtout, Corneille paraît ignorer que les hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent pas que par celles qu'ils disent. Si le grand Corneille, Monsieur, avait fait encore attention que tous les panégyriques étaient froids, il en aurait trouvé la cause en ce que les orateurs voulaient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes.

Corneille n'avait point de goût, parce que le bon goût n'étant qu'un sentiment vif et fidèle de la belle nature, ceux qui n'ont pas un esprit naturel ne peuvent l'avoir que mauvais ; aussi l'a-t-il fait paraître, non seulement dans ses ouvrages, mais encore dans le choix de ses modèles, ayant préféré les Latins et l'enflure des Espagnols aux divins génies de la Grèce.

Racine n'est pas sans défauts : quel homme en fut jamais exempt ? mais qui donna, jamais, au théâtre plus de pompe et de dignité ? qui éleva plus haut la parole, et y versa plus de douceur ? Quelle facilité, quelle abondance, quelle poésie, quelles images, quel sublime dans *Athalie* ! quel art dans tout ce qu'il a fait ! quels caractères ! Et n'est-ce pas encore une chose admirable qu'il ait su mêler aux passions, et à toute la véhémence et à la naïveté du sentiment, tout l'or de l'imagination ? En un mot, il me semble aussi supérieur à Corneille par la poésie et le génie, que par l'esprit, le goût et la délicatesse.

Cependant, les ouvrages de Corneille sont en possession d'une admiration bien constante, et cela ne me surprend pas. Y a-t-il rien qui se soutienne davantage que la passion des romans ? Il y en a qu'on ne relit guère, j'en conviens ; mais on court tous les ouvrages qui paraissent dans le même genre, et l'on ne s'en rebute point. L'inconstance du public n'est qu'à l'égard des auteurs, mais son goût est constamment faux.

D'expliquer pourquoi les romans meurent dans un si prompt oubli, et Corneille soutient sa gloire, c'est là l'avantage du théâtre. On y fait revivre les morts ; et, comme on se dégoûte bien plus vite de la lecture d'une action que de représentation, on voit jouer dix fois sans peine une tragédie très médiocre, qu'on ne pourrait jamais relire.

Que si l'on se trompe ainsi sur des choses de jugement, combien à plus forte raison sur des matières de goût, où il faut sentir, ce me semble, sans aucune gradation, le sentiment dépendant moins des choses, que de la vitesse avec laquelle l'esprit les pénètre¹².

Voltaire : Il n'y avait pas quatre hommes, dans le siècle passé, qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur ; vous sentez, Monsieur, et vous exprimez cette vérité, en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il faut ; mais, en même temps, je suis persuadé que ce même goût, qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare.

J'ai toujours dit : *Multae sunt mansiones in domo patris mei*¹³ ; Il appartient à un homme comme vous, Monsieur, de donner des préférences, et point d'exclusions.

Il y a des choses si sublimes dans Corneille, au milieu de ses froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. Ce sont des tableaux de Léonard de Vinci, qu'on aime encore à voir à côté des Paul Véronèse et des Titien. Je sais, Monsieur, que le public ne connaît pas encore assez tous les défauts de Corneille ; il y en a que l'illusion confond encore avec le petit nombre de ses rares beautés.

Il n'y a que le temps qui puisse fixer le prix de chaque chose ; le public commence toujours par être ébloui : on a d'abord été ivre des *Lettres persanes*, dont vous parlez ; on a négligé le petit livre de la *Décadence des Romains* du même auteur ; cependant, je vois que tous les bons esprits estiment le grand sens qui règne dans ce bon livre d'abord méprisé, et font assez peu de cas de la frivole imagination des *Lettres persanes*, dont la hardiesse, en certains endroits, fait le plus grand mérite. Le grand nombre des juges décide, à la longue, d'après les voix du petit nombre éclairé ; vous me paraissez, Monsieur, fait pour être à la tête de ce petit nombre. Je suis fâché que le parti des armes, que vous avez pris, vous éloigne d'une ville où je serais à portée de m'éclairer de vos lumières ; mais ce même esprit de justesse qui vous fait préférer l'art de Racine à l'intempérance de Corneille, et la sagesse de Locke à la profusion de Bayle, vous servira dans votre métier ; la justesse sert à tout.

Vauvenargues : Monsieur, je suis au désespoir que vous me forciez à respecter Corneille : je relirai les morceaux que vous me citez ; et, si je n'y trouve pas tout le sublime que vous y sentez, je ne parlerai de ma vie de ce grand homme, afin de lui rendre, au moins par mon silence, l'hommage que je lui dérobe par mon faible goût.

En vérité, Monsieur, si l'on peut dire que Corneille a créé le théâtre, doit-on refuser à Racine la même louange ? Ne vous semble-t-il pas même, Monsieur, que Racine, Pascal, Bossuet, et quelques autres, ont créé la langue française ?

Voltaire : J'ai tardé longtemps à vous remercier, Monsieur, du portrait que vous avez bien voulu m'envoyer de Bossuet, de Fénelon et de Pascal ; vous êtes animé de leur esprit quand vous parlez d'eux. Je vous avoue que je suis encore plus étonné que je ne l'étais, que vous fassiez un métier, très-noble à la vérité, mais un peu barbare, et aussi propre aux hommes communs et bornés qu'aux gens d'esprit. Je ne vous croyais que beaucoup de goût et de connaissances, mais je vois que vous avez encore plus de génie. Je ne sais si cette campagne vous permettra de le cultiver ; je crains même que ma lettre n'arrive au milieu de quelque marche, ou dans quelque occasion où les belles-lettres sont très peu de saison.

Dès que je serai un peu débarrassé de *Mérope*, des imprimeurs, des Goths et Vandales qui persécutent les lettres, je chercherai mes consolations dans votre charmante société, et votre prose éloquente ranimera ma poésie.

Si vous étiez né quelques années plus tôt, mes ouvrages en vaudraient mieux ; mais, au moins, sur la fin de ma carrière, vous m'affermissez dans la route que vous suivez. Je vais vous lire encore. Je vous remercie tendrement ; vous êtes la plus douce des consolations, dans les maux qui m'accablent.

¹² On retrouvera ce thème de la vitesse dans les matières de goût dans l'article "Goût" de l'*Encyclopédie* rédigé par Voltaire : « *C'est un discernement prompt comme celui de la langue & du palais, & qui prévient comme lui la réflexion (...)* Si le gourmet sent & reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs, l'homme de goût, le connaisseur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles, il verra un défaut à côté d'un agrément »

¹³ Evangile selon saint Jean, chap. XIV, 2 : « *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père* »

Deuxième temps, années 1744 et 1745 : *Ce goût vif et délicat*

Dans un deuxième temps, les lettres des années 1744 et 1745, Vauvenargues, qui se présente comme « *un esprit follement amoureux de la liberté* », fait des démarches pour quitter l'armée. On le retrouve à Paris en février 1745 où il rencontre peut-être pour la première fois Voltaire. Puis il repart dans son fief à Aix, en mai de la même année, où il va rester presque un an. Les lettres entre les deux hommes se font plus amicales, mais les questions de goût sont toujours aussi discutées : La Fontaine, Molière, et Boileau. En juin 1745, Vauvenargues s'installe à Paris près du quartier de l'Odéon. C'est à ce moment-là que les rencontres entre les deux hommes deviennent de plus en plus fréquentes.

Conversation 3 : *Précisions sur La Fontaine et Molière*

Vauvenargues : *La Fontaine*¹⁴ : « *Lorsqu'on a entendu parler de La Fontaine et qu'on vient à lire ses ouvrages, on est étonné d'y trouver, je ne dis pas plus de génie, mais plus même de ce qu'on appelle de l'esprit qu'on en trouve dans le monde le plus cultivé. On remarque avec la même surprise la profonde intelligence qu'il fait paraître de son art, et on admire qu'un esprit si fin ait été en même temps si naturel. [Et on ne peut comprendre que le mot instinct ait été employé avec une affectation particulière à marquer le caractère d'un esprit si fin.]*¹⁵

Il serait superflu de s'arrêter à louer l'harmonie variée et légère de ses vers, la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs de son style et de son badinage. Je remarquerai seulement que le bon sens et la simplicité sont les caractères dominants de ses écrits. Il est bon d'opposer un tel exemple à ceux qui cherchent la grâce et le brillant hors de la raison et de la nature. La simplicité de La Fontaine donne de la grâce à son bon sens, et son bon sens rend sa simplicité piquante, de sorte que le brillant de ses ouvrages naît peut-être essentiellement de ces deux sources réunies. Rien n'empêche au moins de le croire; car pourquoi le bon sens, qui est un don de la nature, n'en aurait-il pas l'agrément ? La raison ne déplaît, dans la plupart des hommes, que parce qu'elle leur est étrangère. Un bon sens naturel est presque inséparable d'une grande simplicité; et une simplicité éclairée est un charme que rien n'égale. »

Molière¹⁶ : « *Molière me paraît un peu répréhensible d'avoir pris des sujets trop bas. La Bruyère, animé à peu près du même génie, a peint avec la même vérité et la même véhémence que Molière, les travers des hommes; mais je crois que l'on peut trouver plus d'éloquence et d'élévation dans ses images.*

On peut mettre encore ce poète en parallèle avec Racine. L'un et l'autre ont parfaitement connu le cœur de l'homme; l'un et l'autre se sont attachés à peindre la nature. Racine la saisit dans les passions des grandes âmes, Molière, dans l'humeur et les bizarreries des gens du commun. L'un a joué avec un agrément inexplicable les petits sujets, l'autre a traité les grands avec une sagesse et une majesté touchantes. Molière a ce bel avantage que ses dialogues jamais ne languissent; une forte et continuelle imitation des mœurs passionne ses moindres discours. Cependant, à considérer simplement ces deux auteurs comme poètes, je crois qu'il ne serait pas juste d'en faire comparaison; sans parler de la supériorité du genre sublime donné à Racine, on trouve dans Molière tant de négligences et d'expressions bizarres et impropres qu'il y a peu de poètes, si j'ose dire, moins corrects et moins purs que lui.

Cependant l'opinion commune est qu'aucun des auteurs de notre théâtre n'a porté aussi loin son genre que Molière a poussé le sien; et la raison en est, je crois, qu'il est plus naturel que tous les autres. C'est une leçon importante pour tout ceux qui veulent écrire. »

Voltaire : Le dernier ouvrage¹⁷ que vous avez bien voulu m'envoyer, Monsieur, est une nouvelle preuve de votre grand goût dans un siècle où tout me semble un peu petit, et où le faux bel esprit s'est mis à la place du génie.

Je crois que si on s'est servi du terme d'*instinct* pour caractériser La Fontaine, ce mot instinct signifiait génie. Le caractère de ce bon homme était si simple, que, dans la conversation, il n'était guère au-dessus des animaux qu'il faisait parler; mais, comme poète, il avait un instinct divin, et d'autant plus instinct, qu'il n'avait que ce talent. L'abeille est admirable, mais c'est dans sa ruche; hors de là, l'abeille n'est qu'une mouche.

¹⁴ *La Fontaine* : Extrait des *Réflexions critiques sur quelques poètes*.

¹⁵ Cette phrase sera absente dans la 2^{ème} édition sans doute à cause de l'annotation de Voltaire sur ce passage : « *C'est à cause de sa conduite, et de son ineptie dans tout le reste* ».

¹⁶ *Molière* : Extrait des *Réflexions critiques sur quelques poètes*.

¹⁷ Les cinq premières *Réflexions critiques sur quelques poètes*.

J'aurais bien des choses à vous dire sur Boileau et Molière : je conviendrais, sans doute, que Molière est inégal dans ses vers; mais je ne conviendrais pas qu'il ait choisi des personnages et des sujets trop bas. Les ridicules fins et déliés, dont vous parlez, ne sont agréables que pour un petit nombre d'esprits déliés; il faut au public des traits plus marqués. De plus, ces ridicules si délicats ne peuvent guère fournir des personnages de théâtre : un défaut presque imperceptible n'est guère plaisant; il faut des ridicules forts, des impertinences dans lesquelles il entre de la passion, qui soient propres à l'intrigue; il faut un joueur, un avare, un jaloux, etc. Je suis d'autant plus frappé de cette vérité, que je suis actuellement occupé d'une fête pour le mariage de M. le Dauphin, dans laquelle il entre une comédie¹⁸; et je m'aperçois plus que jamais que ce délié, ce fin, ce délicat, qui font le charme de la conversation, ne conviennent guère au théâtre.

Vauvenargues : J'ai lu avec une grande attention ce que vous me faites l'honneur de m'écrire sur La Fontaine. Je croyais que le mot *instinct* aurait pu convenir à un auteur qui n'aurait mis que du sentiment, de l'harmonie et de l'éloquence dans ses vers, et qui, d'ailleurs, n'aurait montré ni pénétration ni réflexion; mais un homme qui pense partout, dans ses *Contes*, dans ses *Fables*, dans les moindres choses, et dont le caractère même est de penser ingénieusement et avec finesse; qu'un esprit si solide soit mis dans le rang des hommes qui ne pensent point, parce qu'il n'aura pas eu dans la conversation le don de s'exprimer, défaut que les hommes, qui sont exagérateurs, ont probablement fort enflé, et qui méritait plus d'indulgence dans ce grand poète, je vous avoue, Monsieur, que cela me surprend. Il n'appartient pas à un homme né en Provence de connaître la juste signification des mots, et vous aurez la bonté de me pardonner les préventions que je puis avoir là-dessus.

J'ai corrigé mes pensées à l'égard de Molière, sur celles que vous avez eu la bonté de me communiquer; je les ajouterai à cette lettre; je vous prie de les relire jusqu'à la fin. Si vous êtes encore assez bon pour me faire part de vos lumières sur Boileau, je tâcherai aussi d'en profiter. J'ai le bonheur que mes sentiments sur la comédie se rapprochent beaucoup des vôtres : j'ai toujours compris que le ridicule y devait naître de quelque passion qui attachât l'esprit du spectateur, donnât de la vivacité à l'intrigue, de la véhémence aux personnages; je ne pensais pas que les passions des gens du monde, pour être moins naïves que celles du peuple, fussent moins propres à produire ces effets, si un auteur naïf peignait avec force leurs mœurs dépravées, leur extravagante vanité, leur esprit, sans le savoir, toujours hors de nature, source intarissable de ridicules.

Voltaire : Ne parlons plus de La Fontaine. Qu'importe qu'en plaisantant, on ait donné le nom d'instinct au talent singulier d'un homme qui avait toujours vécu à l'aventure, qui pensait et parlait en enfant sur toutes les choses de la vie, et qui était si loin d'être philosophe ?

Troisième temps, année 1746 : *Eloges réciproques*

Le dernier temps de la correspondance, l'année 1746, nous montre l'entrée de Vauvenargues dans le monde des lettres philosophiques. Une fois à Paris, Vauvenargues va s'occuper de publier son premier livre en février 1746, sans nom d'auteur : *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et maximes*, chez l'éditeur Antoine-Claude Briasson¹⁹, rue Saint-Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien²⁰. Vauvenargues fait mention de cette publication à son ami Villevieille dans une lettre de mars 1746 : « *J'ai fait imprimer, cet hiver, un petit ouvrage que je vous envoie. Il a paru au mois de février; j'attendais le printemps, pour vous en faire part, afin de vous trouver sans fièvre, et de bonne humeur. Recevez-le donc, mon cher Villevieille, et tâchez de le lire doucement; car je vous avertis que ce n'est pas un de ces livres qu'on entend trop vite; il faut être un peu fait à la fatigue pour le lire, et, de temps en temps, prendre haleine.* » Vauvenargues fait une entrée remarquée dans le monde des lettres, avec l'aide de Voltaire; et cela ouvre une nouvelle étape dans leur correspondance, dans leurs échanges. Voltaire est émerveillé de l'écriture précise et sans concession de son ami. Leurs échanges concernent essentiellement leurs propres écrits. Ils se critiquent, lisent leurs manuscrits, se donnent des conseils pour affronter la société des gens de lettres, le mauvais goût ambiant.

¹⁸ *La Princesse de Navarre*, comédie-ballet en trois actes, représentée au château de Versailles, le 23 février 1745.

¹⁹ Cet éditeur participera dès 1751 à la publication de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

²⁰ La même année, Diderot publie *Les pensées philosophiques* et Montesquieu prépare la publication de *De l'Esprit des lois*.

Conversation 4 : Le jeu de la critique

Voltaire : J'ai usé, mon très aimable philosophe, de la permission que vous m'avez donnée; j'ai crayonné un des meilleurs livres que nous ayons en notre langue, après l'avoir relu avec un extrême recueillement. J'y ai admiré de nouveau cette belle âme si sublime, si éloquente et si vraie; cette foule d'idées neuves, ou rendues d'une manière si hardie, si précise; ces coups de pinceau si fiers et si tendres. Il ne tient qu'à vous de séparer cette profusion de diamants de quelques pierres fausses ou enchâssées d'une manière étrangère à notre langue; il faut que ce livre soit excellent d'un bout à l'autre; je vous conjure de faire cet honneur à notre nation et à vous-même, et de rendre ce service à l'esprit humain. Je me garde bien d'insister sur mes critiques; je les soumets à votre raison, à votre goût, et j'exclus l'amour propre de notre tribunal. J'ai la plus grande impatience de vous embrasser. Adieu, belle âme et beau génie.

Vauvenargues : Je ne mérite aucune des louanges dont vous m'honorez; mon livre est rempli d'impertinences et de choses ridicules; je vais cependant travailler à le rendre moins méprisable, puisque vous voulez bien m'aider à le refaire. Dès que vous m'aurez donné vos corrections, je mettrai la main à l'œuvre. J'avais le plus grand dégoût pour cet ouvrage; vos bontés réveillent mon amour-propre; je sens vivement le prix de votre amitié; je veux, du moins, faire tout ce qui dépend de moi pour la mériter.

Voltaire : La plupart de vos pensées me paraissent dignes de votre âme, et du petit nombre d'homme de goût et de génie qui restent encore dans Paris, et qui méritent de vous lire; mais, plus j'admire cet esprit de profondeur et de sentiment qui domine en vous, plus je suis affligé que vous me refusiez vos lumières. Vous avez lu superficiellement une tragédie²¹ pleine de fautes de copiste, sans daigner même vous informer de ce qui pouvait être à la place de vingt sottises inintelligibles qui étaient dans le manuscrit; vous ne m'avez fait aucune critique. J'en suis d'autant plus fâché contre vous, que je le suis contre moi-même, et je crains d'avoir fait un ouvrage indigne d'être jugé par vous. Cependant, je méritais vos avis, et par le cas infini que j'en fais, et par mon amour pour la vérité, et par une envie de me corriger, qui ne craint jamais le travail, et, enfin, par ma tendre amitié pour vous.

Vauvenargues : Vous me soutenez, mon cher maître, contre l'extrême découragement que m'inspire le sentiment de mes défauts. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir lu sitôt mes *Réflexions*. Si vous êtes chez vous ce soir, ou demain, ou après-demain, j'irai vous remercier.

Je vous écrirais et vous verrais tous les jours de ma vie, si vous n'étiez pas responsable au monde de la vôtre. Ce qui a fait que je vous ai si peu parlé de votre tragédie, c'est que mes yeux souffraient extrêmement lorsque je l'ai lue, et que j'en aurais mal jugé, après une lecture si mal faite. Elle m'a paru pleine de beautés sublimes. Vos ennemis répandent dans le monde qu'il n'y a que votre premier acte qui soit supportable, et que le reste est mal conduit et mal écrit. On n'a jamais été si horriblement déchaîné contre vous, qu'on l'est depuis quatre mois. Vous devez vous attendre que la plupart des gens de lettres de Paris feront les derniers efforts pour faire tomber votre pièce. Le succès médiocre de la *Princesse de Navarre*, et du *Temple de la Gloire*, leur fait déjà dire que vous n'avez plus de génie. Je suis si choqué de ces impertinences, qu'elles me dégoûtent, non seulement des gens de lettres, mais des lettres même. Je vous conjure, mon cher maître, de polir si bien votre ouvrage, qu'il ne reste à l'envie aucun prétexte pour l'attaquer.

Voltaire : Aimable homme, et homme de génie, vous me ranimez, et je vous en ai bien de l'obligation. Je vous soumettrai mes sentiments et mes ouvrages. Votre société m'est aussi chère que votre goût m'est précieux.

Vauvenargues défend Voltaire contre les attaques qu'il endure dans un texte en forme d'éloge : *Sur quelques Ouvrages de M. de Voltaire* dont voici la conclusion : « Si pourtant il se trouve encore des gens prévenus qui s'attachent à relever ou les erreurs ou les défauts de ses ouvrages, et qui demandent à un homme universel la même correction et la même justesse de ceux qui se sont renfermés dans un seul genre, et souvent dans un genre assez petit, que peut-on répondre à des critiques si peu raisonnables ? Ils trouvent, disent-ils, des endroits faibles dans tous ses ouvrages; mais où n'y en a-t-il pas ? Il y en a dans Homère, dans Pindare, dans Virgile et dans Horace. J'ose répondre qu'il y a peu d'ouvrages de M. de Voltaire dont les défauts ne soient rachetés par de plus grandes beautés. J'espère que le petit nombre des juges désintéressés me saura du moins quelque gré d'avoir osé dire les choses que j'ai dites parce que je les ai pensées, et que la vérité m'a été chère. C'est le témoignage que l'amour des lettres m'oblige de rendre à un homme qui n'est ni en place, ni puissant, ni favorisé, et auquel je ne dois que la justice que tous les hommes lui doivent comme moi, et que l'ignorance ou l'envie s'efforcent inutilement de lui ravir. »

²¹ Le manuscrit de *Sémiramis*.

Voltaire lui répond d'emblée : « *Vous m'avez laissé des choses admirables, dans lesquelles je vois que vous m'aimez ; je vous jure que je vous le rends bien : je sens combien il est doux d'être aimé d'un génie tel que le vôtre. Adieu. Que j'ai de choses à vous dire et à entendre !* »

Et dans l'*Essai sur quelques caractères*²², le dernier manuscrit de Vauvenargues, Voltaire apparaît souvent comme source d'inspiration²³. Dans le portrait "Titus, ou l'activité" on peut deviner un plausible portrait de Voltaire : « *Titus se lève seul et sans feu pendant l'hiver; et, quand ses domestiques entrent dans sa chambre, ils trouvent déjà sur sa table un tas de lettres, qu'il a écrites aux flambeaux, et qui attendent la poste. Il commence à la fois plusieurs ouvrages qu'il achève avec une rapidité inconcevable, et que son génie impatient ne lui permet pas de polir. Quelque chose qu'il entreprenne, il lui est impossible de la retarder; une affaire qu'il remettrait l'inquiéterait jusqu'au moment qu'il pourrait la reprendre. Occupé de soins si sérieux, on le rencontre pourtant dans le monde comme les hommes les plus désœuvrés; il ne se renferme pas dans une seule société, il en cultive en même temps plusieurs; il entretient des relations sans nombre au-dedans et au-dehors du royaume. Il a voyagé, il a écrit, il a été à la cour et à la guerre; il a excellé en plusieurs métiers; il connaît tous les hommes et tous les livres; il a aimé tous les plaisirs, mais sans jamais négliger ses affaires. Les heures qu'il est dans le monde, il les emploie à former des intrigues et à cultiver ses amis; il ne comprend pas que les hommes puissent parler pour parler, ou agir seulement pour agir, et l'on voit que son âme souffre quand la nécessité et la politesse le retiennent inutilement. S'il recherche quelque plaisir, il n'y emploie pas moins de manège que dans les affaires les plus sérieuses; et cet usage qu'il fait de son esprit l'occupe plus vivement que le plaisir même qu'il poursuit. Sain et malade, il conserve la même activité; il va solliciter pour un procès le jour qu'il a pris médecine; une autre fois, il fait des vers avec la fièvre; et, quand on le prie de se ménager, de s'arrêter : Hé ! dit-il; le puis-je un moment ? vous voyez les affaires qui m'accablent !, quoique, au vrai, il n'en ait aucune qui ne soit tout à fait volontaire. Épuisé par une maladie dangereuse, il se fait habiller pour mettre ses papiers en ordre; il se souvient des paroles de Vespasien, et, comme cet empereur, veut mourir debout.* »

Et dans le portrait de "Lacon, ou le petit homme", Vauvenargues revient sur les attaques dont Voltaire a été l'objet : « *On n'attaque point un auteur médiocre, que les gens de cette espèce ne se sentent atteints du même coup, et qu'ils ne demandent justice. Ils vantent, ils appuient, ils défendent tous ceux des auteurs contemporains que le public réproûve; ils se liguent avec eux, et protestent contre le petit nombre des habiles; ils ne peuvent comprendre les grands hommes, et beaucoup moins les aimer; des âmes si petites et si envieuses ne peuvent atteindre à sentir le grand, et elles ne se passionnent que pour les choses ou les personnes qui sont dans la sphère de leurs sentiments. Avons-nous un auteur célèbre qui soutient chez les étrangers l'honneur de nos lettres, à peine le connaissent-ils, quelques-uns ne l'ont jamais vu, et, cependant, ils le haïssent avec fureur. Le bruit se répand qu'il compose une tragédie ou une histoire; ils annoncent au public que cet ouvrage sera*

²² Vauvenargues envoie ou donne à Voltaire son manuscrit : *Essai sur quelques caractères*. C'est le dernier ouvrage de Vauvenargues où il redynamise par son style tranchant et original le jeu des caractères dans une société. On peut lire ces *Caractères* de plusieurs manières : comme un autoportrait à multiples facettes de son auteur, une fresque de la vie de Vauvenargues comme le pensait Gilbert, comme une galerie de portraits colorés des êtres de son temps, comme un pamphlet contre une société que le jeune soldat trouvait sans goût et mesquine, comme un exercice d'admiration conjuguant la structure des *Caractères* de Théophraste et le style de La Bruyère. Voici ce que dit Vauvenargues dans sa préface à ses *Caractères* : « *On a imité Théophraste et La Bruyère autant qu'on l'a pu; mais, parce qu'on l'a pu très rarement, à peine s'apercevait-on que l'auteur s'est proposé ces grands modèles. L'éloquence de La Bruyère, ce coup de pinceau si mâle et si fort, ces tours singuliers et hardis, ce caractère toujours original, ne sont pas des beautés où l'imitation puisse atteindre. Théophraste est moins délicat, moins orné, moins pathétique, moins sublime; ses portraits sont nus, et quelquefois un peu traînants; mais il plaît malgré ses longueurs, et sa négligence est même aimable. Tout auteur qui peint la nature est sûr de durer autant que son modèle, et de n'être jamais atteint par ses copistes.* »

²³ Dans la dernière lettre de cette correspondance, datée de mai 1746, Voltaire prend acte du dernier manuscrit de Vauvenargues : « *Je vais lire vos portraits. Si jamais je veux faire celui du génie le plus naturel, de l'homme du plus grand goût, de l'âme la plus haute et la plus simple, je mettrai votre nom au bas. Je vous embrasse tendrement.* »

ridicule; ils l'attendent avec impatience pour en relever les défauts : paraît-il, ils courent les rues pour le décrier dans le peuple; ils ramassent toutes les critiques qu'on en vend au Pont-Neuf, à la porte des Tuileries, au Palais-Royal; ils conservent précieusement tous les libelles qu'on a faits depuis trente ans contre cet auteur; ils les trouvent remplis de sel et de bonne plaisanterie; il n'y a point de si vile brochure, oubliée en naissant des autres hommes, qu'ils n'achètent et qu'ils n'estiment beaucoup, dès qu'elle attaque et calomnie un homme trop illustre. C'est par un effet de la même humeur qu'ils frondent la musique de Rameau, et qu'ils applaudissent toute autre : parlez-leur des Indes Galantes, ils chantent un morceau de Tancrède, ou d'un opéra de Mouret... »

Dans une de ses dernières lettres à Vauvenargues, le lundi 23 mai 1746, Voltaire écrit : « *J'ai peur d'être né dans le temps de la décadence des lettres et du goût ; mais vous êtes venu empêcher la prescription, et vous me tiendrez lieu du siècle qui me manque.* » Les questions de goût sont les plus importantes !

Voltaire lui sera fidèle jusqu'au bout, jusqu'à faire son éloge funèbre en 1748, un an après sa mort, dont voici quelques lignes : « *Ce goût solide t'était commun avec ceux qui soutiennent toujours la raison contre l'inondation de ce faux goût qui semble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? Mon cœur, rempli de toi, a cherché cette consolation sans prévoir à quel usage ce discours sera destiné, ni comment il sera reçu de la malignité humaine qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois aussi insulte à leurs cendres, quand c'est un prétexte de plus à déchirer les vivants.*

Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raison, est M. de Vauvenargues, longtemps capitaine au régiment du roi. Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'on trouvera, dans la seconde édition de son livre, plus de cent pensées qui caractérisent la plus belle âme, la plus profondément philosophe, la plus dégagé de tout esprit de parti. »

Nietzsche qui situait dans sa bibliothèque les œuvres de Vauvenargues à côté de celles de Voltaire et des autres moralistes français²⁴, Lautréamont qui en fait l'auteur le plus détourné de ses *Poésies* comme un hommage, Ponge qui le range auprès de Malherbe et Cézanne parmi les plus grands esprits d'Aix²⁵, et Debord qui le cite dans *Panegyrique, tome second*²⁶, en regard d'une photographie montrant la "verte jeunesse" au café Moineau et d'un portrait flou d'Ivan Chtcheglov ne s'y sont pas trompés. La guerre du goût est l'affaire d'une vie.

Lionel Dax – Été 2005

²⁴ Nietzsche dédie *Humain, trop humain* à Voltaire : « *En mémoire de Voltaire pour le centième anniversaire de sa mort, le 30 mai 1778. Ce livre, ce monologue, qui a pris forme pendant un séjour d'hiver à Sorrente (1876-1877), ne serait pas livré au public maintenant si l'approche du 30 mai 1878 n'avait suscité mon plus vif désir d'offrir en temps voulu un hommage personnel à l'un des plus grands libérateurs de l'esprit.* » Dans les fragments contemporains à l'écriture d'*Humain, trop humain*, Nietzsche mentionne sa lecture des œuvres de Vauvenargues : « *Léopardi – Chamfort – La Rochefoucauld – Vauvenargues – Coleridge Propos de table. Traduire* »

²⁵ « *Aix, qui a donné, depuis, deux autres personnages à l'égard desquels non plus aucune désinvolture n'est permise (depuis notre homme [Malherbe], ils ne sont pas nombreux) : Vauvenargues, Cézanne.* » Francis Ponge – *Pour un Malherbe*

²⁶ La citation est tirée des *Réflexions et Maximes* de Vauvenargues : « *Nous sommes trop inattentifs, ou trop occupés de nous-mêmes, pour nous approfondir les uns les autres : quiconque a vu des masques, dans un bal, danser amicalement ensemble, et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le moment d'après, et ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde.* » On pense aussi à la scène du bal masqué de *Monsieur Arkadin* filmé par Orson Welles et que Debord utilise à la fin de son film *La société du spectacle*.